

Résidences, châteaux et forteresses Un inventaire archéologique

Jean-Jacques Schwien

À la différence de beaucoup de régions en France et en particulier celles limitrophes à la nôtre (Alsace, Bourgogne, Rhône-Alpes mais aussi la Suisse ou le *Land* de Bade-Wurtemberg), la Franche-Comté accuse un retard considérable dans l'étude de ses châteaux médiévaux, d'un point de vue tant historique qu'archéologique.

Bien sûr, comme partout, des descriptions et études ont été réalisées par des érudits au XIX^e siècle : ainsi les vues de Taylor et Nodier en 1825, les notices de l'*Annuaire du Doubs* à partir de 1825 également, le *Dictionnaire des communes du Jura* de Rousset en 1853-1858. Les premières monographies, dues à Finot pour Le Pin en 1848 et à J. Gauthier pour Étrabonne en 1876, ainsi que les premières fouilles archéologiques à Consolation en 1902 et à Auvet en 1905, complètent ces notices, ce qui permet un premier tour d'horizon systématique en 1910 par Gaston de Beauséjour.

La seconde moitié du XX^e siècle est de même caractérisée par un renouvellement des problématiques avec d'abord, sous l'impulsion du Centre d'Archéologie médiévale de Caen, des enquêtes systématiques (universitaires) sur les fortifications de terre (inventaires et relevés) – en Franche-Comté, travaux d'Affolter-Pégeot-Voisin sur les départements de la Haute-Saône et du Territoire de Belfort (1982-1986) –, puis sur les bourgs castraux – ici sur la Haute-Saône encore par Affolter-Bouvard-Voisin en 1992 et sur le Doubs par Bouvard en 1997. Une même approche systématique des vestiges en pierre avec des relevés partiels est engagée par les Monuments Historiques (rapport de Giroud sur l'état sanitaire des sites en 1983) et par

*La Franche-Comté à la charnière du Moyen Âge
et de la Renaissance. Actes du Colloque de Besançon
(10-12 octobre 2002), PUFC, 2003, pp. 453-469 (ALUFC)*

un chercheur indépendant (J.-M. Croizat, étude commandée par la Région de Franche-Comté entre 1985 et 1995). Le contexte historique est par ailleurs renouvelé grâce à la longue enquête d'Yves Jeannin qui a répertorié toutes les données d'archives publiées, site par site, références à l'appui. Enfin, la recherche archéologique de terrain est, comme ailleurs, initiée par les associations de bénévoles (et plus rarement par le Service Régional de l'Archéologie) : dans la plupart des cas, les travaux se font en liaison avec la restauration du site (Maîche, Réaumont, Montjoie, Montfaucon, Orgelet, Présilly...) et ne concernent donc que des aspects très partiels ; dans de rares exemples toutefois, c'est la démarche proprement archéologique qui prime avec pour objectif la connaissance globale du site depuis ses origines (Scey-en-Varais, Pymont et surtout Rougemont-le-Château, l'un des seuls châteaux en France à avoir été entièrement fouillé dans les règles de l'art).

Mais, et c'est en cela que notre région accuse du retard, l'essentiel de ces recherches reste inédit, même si les travaux universitaires d'Affolter, Pégeot, Bouvard et Voisin sont publiés et si certaines fouilles ont fait l'objet d'expositions avec catalogue (Scey-Pymont), voire d'une exceptionnelle et belle monographie (Rougemont). Sans être une synthèse, seul l'ouvrage édité par F. Vignier en 1979 présente au bout du compte un tour d'horizon du patrimoine castral, les notices étant d'ailleurs rédigées par la plupart des chercheurs cités précédemment ; pour le Territoire de Belfort, le complément a été publié dans le volume sur l'Alsace de R. Recht en 1980.

C'est pour combler ces lacunes qu'a été constitué en 1995 un groupe de recherches sur les châteaux de la région, réunissant le Service Régional de l'Archéologie, la Région de Franche-Comté, l'Université et la Conservation Départementale des Musées du Jura. Dûment autorisé par le Ministère de la Culture sous la forme d'un Projet Collectif de Recherches, ce groupe s'est d'abord donné pour objectif de recenser toutes les études déjà réalisées. Un premier bilan a été mis en forme en 1998, comportant en particulier une présentation détaillée des enquêtes de Giroud, Croizat et Jeannin. Ce rapport est consultable à la bibliothèque du Service Régional de l'Archéologie. Mais ce groupe s'est aussi attaché à suivre de façon systématique les travaux engagés sur les châteaux tant par les Monuments Historiques que par les associations de bénévoles pour suivre les travaux de déblaiement et effectuer des relevés de bâtiments : à la différence des années 1980-1990, ces travaux n'avaient en effet pas de perspectives ni même d'encadrement archéologique. L'effort a donc porté sur une meilleure connaissance des sites avec la poursuite des prospections (à partir d'une fiche d'enquête systématique), le relevé des vestiges par un géomètre pour les sites où sont engagés des travaux lourds ainsi qu'une formation aux techniques de fouilles et de relevés pour les associations de bénévoles. Un bilan de cette seconde phase sera mis en forme à la fin de 2002. L'ensemble de ces deux rapports devrait ensuite faire l'objet d'une publication.

Que savons-nous du mouvement castral médiéval comtois ?

Tout d'abord, et même si les listes diffèrent d'un chercheur à l'autre, il en ressort une première estimation de la densité des sites. La somme des mentions d'archives et des observations de terrain permet d'entrevoir un potentiel de près de neuf cents châteaux ayant existé un jour dans la région, soit un site pour deux communes.

En second lieu, nous pouvons en proposer une chronologie globale. Selon les recherches d'Yves Jeannin, le mouvement castral en Franche-Comté est identique à celui observé partout ailleurs : alors que seul un petit nombre de sites est cité entre le XI^e et le XII^e siècle, la moitié des premières mentions appartient au XIII^e siècle, marquant ainsi une rupture. De nouveaux sites apparaissent encore aux XIV^e-XV^e siècles, sans que l'on sache généralement si ce sont seulement de premières mentions ou des constructions *ex nihilo*. Ces données sont bien sûr à prendre avec précaution, d'une part à cause du caractère incomplet des recherches d'Yves Jeannin et d'autre part parce qu'il est possible que la rupture du XIII^e siècle soit avant tout liée à une meilleure conservation des archives. L'enquête systématique d'André Bouvard sur les soixante-dix bourgs castraux du Doubs, qui aboutit à des conclusions similaires, compense toutefois une partie de ces difficultés (Bouvard, 1997, I, pp. 89 et ss.).

C'est enfin une répartition spatiale différentielle par type qui transparait. Les mottes et plates-formes en terre sont concentrées comme il se doit dans les plaines alluviales (Saône ou confluence Doubs-Loue dans le Finage) alors que les grands châteaux en pierre appartiennent plutôt aux reliefs du premier plateau avec en particulier un bel alignement sur la corniche du Revermont dans le département du Jura.

Cette répartition spatiale donne très certainement une image éloignée de l'état réel, dans la mesure où seule une petite partie des sites mentionnés conserve de tels vestiges : deux cents vestiges en terre, cent cinquante édifices (ruinés le plus souvent) en pierre, les deux types n'étant pas cumulables (les plates-formes de maisons fortes comportant parfois des restes construits). Les données à notre disposition ne permettent pas non plus de préciser le champ chronologique des vestiges : pour ceux en terre, il faudrait pouvoir recourir à des fouilles et pour ceux en pierre, à des relevés systématiques des élévations.

De ce fait, nous en sommes aujourd'hui réduit aux conjectures. Pour le sujet qui nous préoccupe plus précisément dans le cadre de ce colloque, soit la densité et l'aspect des châteaux, résidences ou forteresses à la charnière des mondes médiévaux et modernes, nous ne pouvons que proposer des données incomplètes et des hypothèses de travail. Les vestiges observés n'étant souvent datables que de façon large, nous sommes même obligés de dépasser

les bornes chronologiques du colloque en considérant les résidences fortifiées de la fin du Moyen Âge à la Guerre de Dix Ans.

La densité des sites pour cette période reste donc totalement inconnue. En revanche, une typologie est possible que l'on peut réduire à trois cas principaux. L'essentiel des vestiges rencontrés correspond à des sites médiévaux réaménagés : les exemples les mieux étudiés actuellement sont Présilly et Scey-en-Varais. Il y a par ailleurs des sites abandonnés définitivement à la fin du Moyen Âge comme Rougemont-le-Château (d'après les fouilles) ou Vescles-Oliferne (d'après de premiers indices de terrain). Enfin, certains sites ont été entièrement reconstruits (Le Pin), déplacés (Verges) voire construits *ex nihilo* sur des sites encore inoccupés : selon les textes d'archives, Valleriois est édifié vers 1425 ; les données archéologiques (fouilles de la cour et de la salle du logis de Michel Py en 1996-1998) ne donnent effectivement aucune trace d'occupation antérieure. Mais ce sont surtout l'organisation et l'aspect matériel de ces châteaux qui transparaissent à partir des vestiges déjà relevés ou fouillés. Nous les présenterons de façon thématique.

Les aspects défensifs

Avec l'apparition et l'évolution des armes à feu entre le XIV^e et le XVI^e siècle, nous devrions disposer de traces nombreuses et variées de l'adaptation de nos châteaux. Pourtant en Franche-Comté, à la différence des régions voisines (comme l'Alsace avec le Haut-Koenigsbourg transformé après 1475 ou Lichtenberg fortifié par Specklin), ces réaménagements semblent peu nombreux et surtout très sommaires, si l'on excepte les forteresses urbaines (d'ailleurs disparues) et les travaux d'envergure engagés sous la houlette des États (Espagne puis France) au XVII^e siècle (comme Joux et Belfort).

Les courtines sont certes flanquées de tours circulaires avec bouches à feu comme à Chevreaux. Mais ces bouches sont généralement symboliques, malgré un bel exemple assez rare de couleuvrinière à rotule à Verges, alors que les tours sont loin de ressembler à des bastions d'artillerie. Le château de Scey en comporte, mais sans les fossés ou ouvrages avancés leur conférant une vraie efficacité ; les châteaux de Saint-Sorlin ou de Binans semblent aussi en comporter, mais leur relevé sous une végétation dense reste encore à faire. Une originalité dans la région est peut-être le caractère systématique de l'emploi des pierres à bossage rustique : alors qu'ailleurs elles appartiennent aux XII^e-XIII^e siècles, elles semblent se développer ici de façon privilégiée entre la fin du Moyen Âge et le XVII^e siècle (exemples à Montjoie, Scey, rempart de Charles Quint à la citadelle de Besançon, enceintes de Dole ou Pontarlier). On cerne mal la défense sommitale, la plupart de nos châteaux étant ruinés ou modifiés. Un bel exemple de chemin de ronde, avec ouverture de tir carrée obturée par un volet ou mantelet, est cependant visible à

Présilly, alors que Vallerois conserve une tour avec mâchicoulis, parfois appelée donjon, sans doute édifée – selon un surprenant archaïsme – au début du XVII^e siècle.

La défense des portes, quant à elle, a fait l'objet des adaptations nécessaires avec l'érection de tours-portes à pont-levis à flèche dès la seconde moitié du XV^e siècle comme à Présilly, Chevigny, Marnay... Un exemple exceptionnel, voire unique en France, de barbacane de plan bastionné pentagonal existe à Présilly : l'ensemble reste mal daté mais pourrait se situer au XVI^e siècle. Quant aux fossés, leur étude sérieuse reste à faire. Nous avons pu observer le réseau très incomplet des fossés au château de Scey. À Présilly sont attestées plusieurs phases de construction avec un dernier état non daté mais postérieur à la tour-porte du XV^e siècle : il comporte escarpe et contrescarpe revêtues avec une lice formant peut-être fausse-braie.

Au total, le réaménagement des châteaux à l'aube de l'époque moderne présente certes le vocabulaire architectural de la nécessaire adaptation aux armes à feu mais, sous réserve d'un inventaire plus détaillé hors du domaine proprement urbain, ce réaménagement semble soit symbolique, soit adopté pour résister à des coups de mains plutôt qu'à une véritable armée en campagne.

Le logis

La définition médiévale du château par les associations de l'*aula*, *camera* et *capella* reste pertinente pour l'analyse du logis à la charnière de la Renaissance. Plus exactement, s'il est difficile de cerner en l'état actuel la qualité et le nombre des chambres de nos châteaux (mais seulement parce que l'analyse des relevés ou des édifices existants reste à faire), c'est surtout le couple *aula-capella* qui peut être mis en évidence. Dans plusieurs cas même, ce sont de très grandes salles qui ont été découvertes ou analysées (Chevreaux, Tour-du-Meix, Montrond-le-Château), à chaque fois de 30 m de long au moins pour 10 m de largeur. À chaque fois aussi, ces salles comportent deux niveaux avec cave voûtée et au moins une façade largement éclairée par de grandes baies. À la Tour-du-Meix subsiste aussi l'encorbellement d'une vaste et monumentale loggia en saillie sur la façade. D'autres sites comportent des salles plus modestes mais parfois très décorées et agrémentées de cheminées monumentales comme à Vallerois.

La chapelle, pour autant qu'on puisse déjà en juger, n'est qu'exceptionnellement un édifice isolé. Il s'agit plutôt d'un oratoire souvent associé à la salle, construit soit dans l'épaisseur du mur (Le Pin, Cressia), soit avec une absidiole saillante (Verges, Tour-du-Meix). Dans certains cas aussi, cet oratoire protège symboliquement la porte (Le Pin, Cressia). À Scey, en revanche, les Granvelle édifient vers 1550 une authentique chapelle avec nef et chœur, dédiée à saint Denis, sur les vestiges du fossé médiéval.

À ce logis étaient forcément associées une ou plusieurs cuisines. Quelques exemples en subsistent mais ils restent à relever, comme l'ensemble voûté en berceau à Oricourt avec une niche passe-plat donnant sur la salle contiguë, ou la cuisine d'Arlay enterrée sous la grande salle. Le château de Montfaucon vient aussi de livrer une belle table à feu dans un espace encore à analyser (cuisine ou forge ?) de la fin du Moyen Âge.

La cour

Les autres aménagements du château proprement dit commencent aussi à être cernés. Dans trois cas au moins, nous avons pu observer de belles cours pavées (Présilly, Chevreaux, Verges) : dans le premier cas au moins, ce pavage est daté en chronologie relative des réaménagements du XV^e siècle et consécutif à un remblaiement général de la cour. À Scey, ainsi que le présente une autre contribution de ce colloque, a aussi été mise en œuvre une technique tout à fait particulière d'aménagement de la cour avec dallage de surface et système enterré d'évacuation des eaux pluviales destiné à protéger la sommellerie voûtée sous-jacente.

L'alimentation en eau et le chauffage

Certains éléments de confort ou de la vie courante transparaissent également. Chaque site comporte au moins une citerne-réservoir voûtée de grandes dimensions (5 à 10 m de côté pour 3 m de profondeur), parfois deux (Scey, Montfaucon). À l'exception du château de Rougemont-le-Château, mais pour le XIII^e siècle, aucune citerne à filtration n'a été observée. En revanche, la plupart des sites de hauteur ont révélé des sources aménagées (ou réaménagées) tardivement à l'extérieur du site (Montfaucon, Scey, Présilly, Maïche, Oricourt) : ces sources n'étaient certes pas protégées mais elles fournissaient une eau potable de meilleure qualité que les citernes pendant les temps de paix, ce qui au regard de la longue histoire des châteaux, représentait quand même la durée la plus importante. Quant au chauffage, si tous les châteaux ont peu ou prou une ou plusieurs cheminées, en particulier dans la grande salle, il apparaît aussi de façon certaine que le poêle, absent des sites médiévaux hors le pays de Montbéliard, est monnaie courante à partir du XV^e siècle. Le château de Scey a d'ailleurs livré de beaux carreaux de faïence d'un type totalement inconnu à ce jour (d'origine italienne ou néerlandaise) dans la partie réaménagée au XVI^e siècle.

La basse cour

Enfin, et c'est peut-être une originalité franc-comtoise, les éléments de la basse cour sont mieux conservés qu'ailleurs. Il reste en effet de nombreux témoins de son enceinte (Chevreaux, Burgille-Cordiron, Oricourt, Valleriois), bien que parfois difficiles à distinguer des traces de fortification du bourg (Montfaucon, Dramelay). Il en subsiste surtout les constructions particulières. Les pigeonniers sont circulaires et détachés comme à Oricourt

et Présilly, ou intégrés dans un bâtiment de grange comme à Vallerois. Les écuries sont pavées comme celles d'une capacité de 16 chevaux fouillées à Chevreaux, ou voûtées sur colonnes monolithes et à trois travées comme à Thervay-Balançon. Les porcheries, granges et hangars à charrettes sont disposés autour de la cour et adossés à l'enceinte comme à la maison forte de Sorans-les-Breurey. Enfin, la ferme seigneuriale peut être un grand bâtiment où sont réunies toutes les fonctions sous un seul grand toit à la manière des constructions plus tardives du haut Doubs (stabulation, stockage et habitation) comme celle de Présilly, datée du XV^e siècle par les données stylistiques.

Conclusion

C'est principalement par son aspect architectural que nous est connu le château franc-comtois à l'aube de l'époque moderne, les données historiques et la densité des édifices restant encore largement à étudier. La plupart d'entre eux sont des monuments médiévaux réaménagés, dans certains cas même entièrement reconstruits. À l'exemple des châteaux italiens imités par le roi de France, et bien que de façon bien plus modeste, cet effort de réaménagement a surtout porté sur l'amélioration du confort au détriment des aspects défensifs. Ces derniers sont secondaires, voire seulement symboliques, alors que se perpétue l'organisation du logis médiéval définie en termes d'*aula*, *camera* et *capella*. Une partie de ces sites, enfin, révèle aussi un fort intérêt pour les questions de subsistance et/ou de prélèvements seigneuriaux en nature, avec plusieurs cas où le château a plus l'aspect d'une ferme que d'une résidence nobiliaire, mais sans que l'on puisse cerner une éventuelle rupture par rapport aux siècles proprement médiévaux par absence de véritables références locales, archéologiques ou archivistiques.

Bibliographie

E. Affolter, J.-Cl. Voisin, *L'habitat seigneurial dans les pays de la Haute-Saône (XI^e-XVII^e siècles), Étude des fortifications de terre*, Thèse 3^e cycle, Histoire Médiévale, Nancy II, 1982.

E. Affolter, J.-Cl. Voisin, *L'Habitat seigneurial dans les pays de la Haute-Saône, XI^e-XVII^e siècle. Études des fortifications de terre, typologie et premières études sur le peuplement*, Vesoul, Société d'Agriculture, Lettres, Sciences et Arts de la Haute-Saône, 1984, 182 p.

E. Affolter, A. Bouvard, J.-Cl. Voisin, *Atlas des villes de Franche-Comté : Les bourgs castraux de la Haute Saône*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992, 214 p.

E. Affolter, P. Pegeot, J.-Cl. Voisin, *L'habitat médiéval fortifié dans le nord de la Franche-Comté : vestiges de fortifications de terre et de maisons fortes*. Montbéliard, afram, 1986, 201 p.

A. Bouvard, « Les entrées fortifiées de châteaux et d'enceintes collectives en Franche-Comté (X^e-XVII^e siècles) », dans *Travaux de la Société d'Émulation du Jura : 1981-82*, pp. 123-196.

A. Bouvard, *Les peuplements castraux de la montagne du Doubs*, Thèse de doctorat en Histoire Médiévale, Nancy II, 1997, 264 et 800 p. (synthèse et inventaire).

I. Dorget, *Châteaux et maisons fortes en Franche-Comté : premier essai d'inventaire à l'époque médiévale*, DEA d'Histoire médiévale, sous la direction de R. Locatelli, Université de Franche-Comté, 1994.

J. Finot, « Mémoire sur les châteaux du duc de Bourgogne, l'artillerie des châteaux de Montaigu, Gray, Jussey, Vesoul et Faucogney au XV^e siècle », dans *Soc. d'Agriculture, Lettres et Arts de la Haute-Saône*, Vesoul, 1906, pp. 77-88.

J.-Cl. Giroud, *Les vestiges militaires médiévaux en Franche-Comté*, Besançon, Conservation Régionale des Monuments Historiques, 1983 (Rapport dactylographié).

Y. Jeannin, *Les enceintes fortifiées médiévales des villes et bourgs de Franche-Comté*, Besançon, 1981.

P. Pegeot, « Les destinées des maisons fortes à la fin du Moyen Âge : exemples comtois », dans *La maison au Moyen Âge. Actes de la table ronde de Nancy-Pont-à-Mousson, 1984*, Paris, éd. C.N.R.S., 1986, pp. 243-252.

R. Recht, *Dictionnaire des châteaux : Alsace, Territoire de Belfort*, Nancy, 1980.

A. Rousset, *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté : Département du Jura*, 6 vol., Besançon, Bintot 1853-1858 : cf. Table des noms de lieux dans *Mélanges Pidoux de la Maduère* (1965, 1966).

J.-J. Schwien [dir.], *Collectif de Recherches sur les châteaux du nord-est de la France. Bilan des activités en Franche-Comté, 1995-1998*, Besançon, Service Régional de l'Archéologie, 1998, 195 p. (Rapport dactylographié).

F. Vignier [dir.], *Dictionnaire des châteaux en France*, t. 10 - *Franche-Comté, Pays de l'Ain*, Paris, Berger-Levrault, 1979.



Fig.1 : Carte des sites mentionnés dans le texte
(doc. de l'auteur)

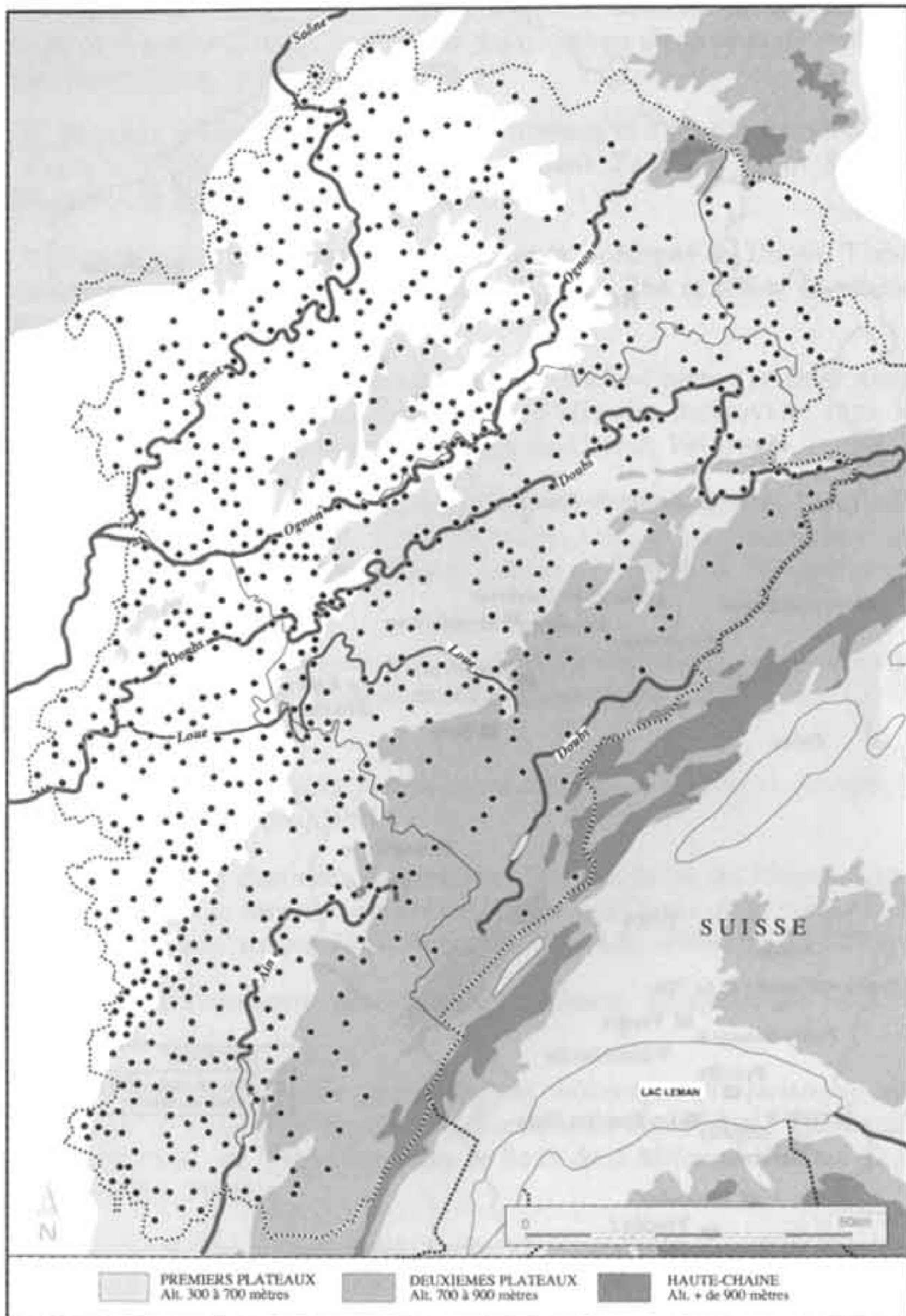


Fig. 2 : Carte de l'ensemble des châteaux médiévaux et de la Renaissance
 (mentions d'archives et / ou traces matérielles)
 (doc. de l'auteur)

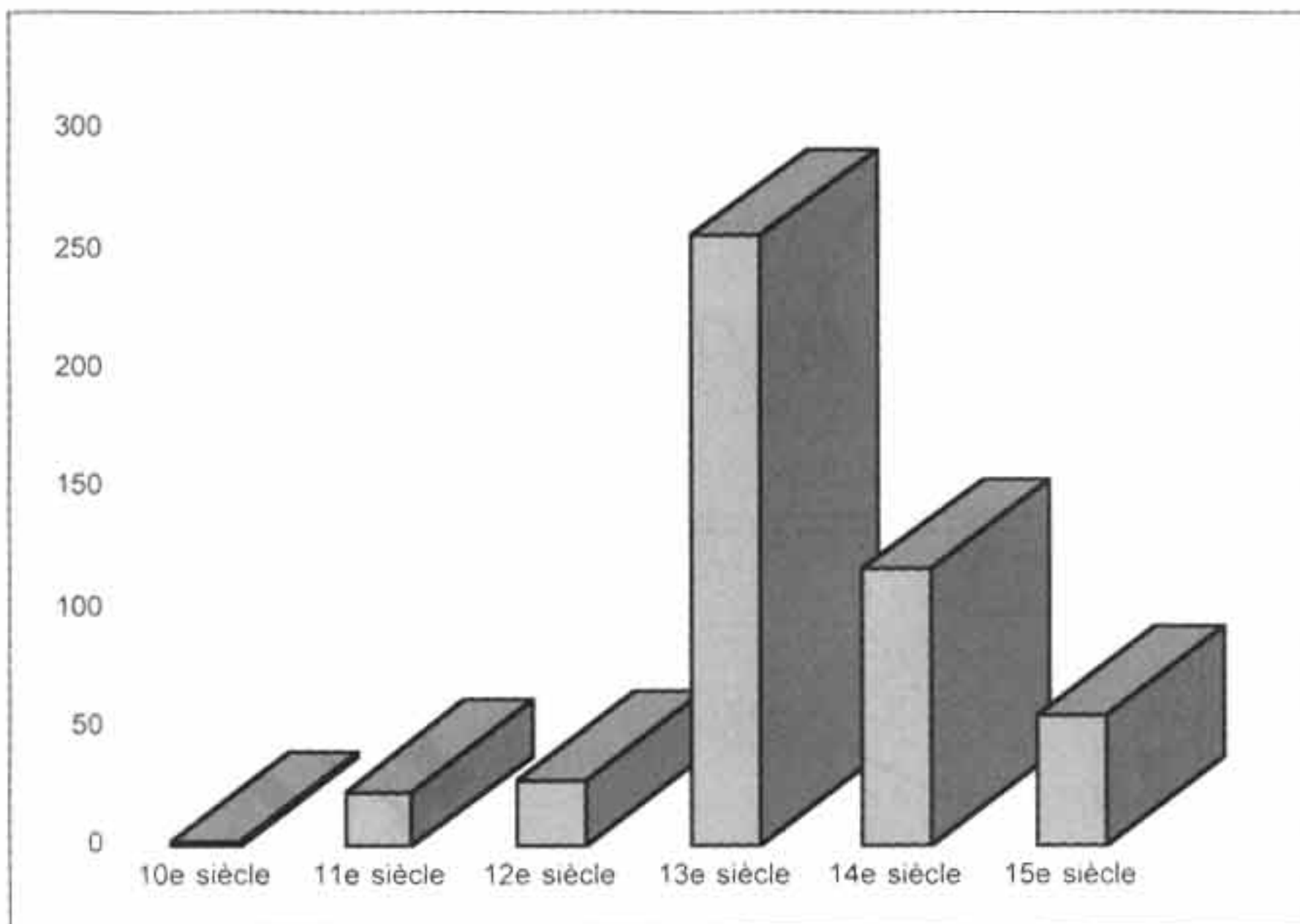


Fig. 3 : Diagramme des premières mentions de châteaux (d'après les données inédites d'Yves Jeannin).

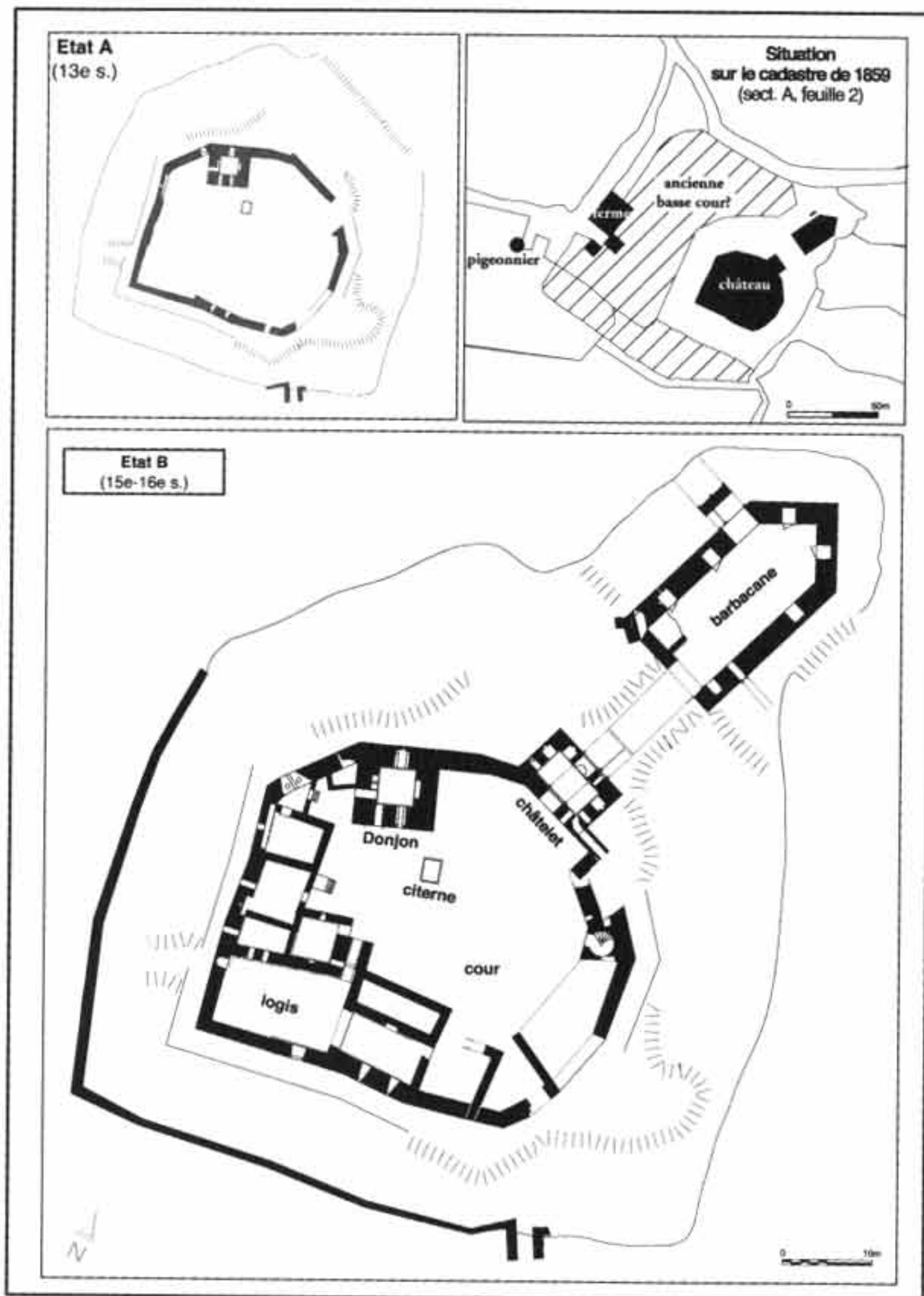


Fig. 4 : Croquis du château de Présilly (Jura)
 (doc. de l'auteur, d'après le relevé de P. Prunet - ACMH)

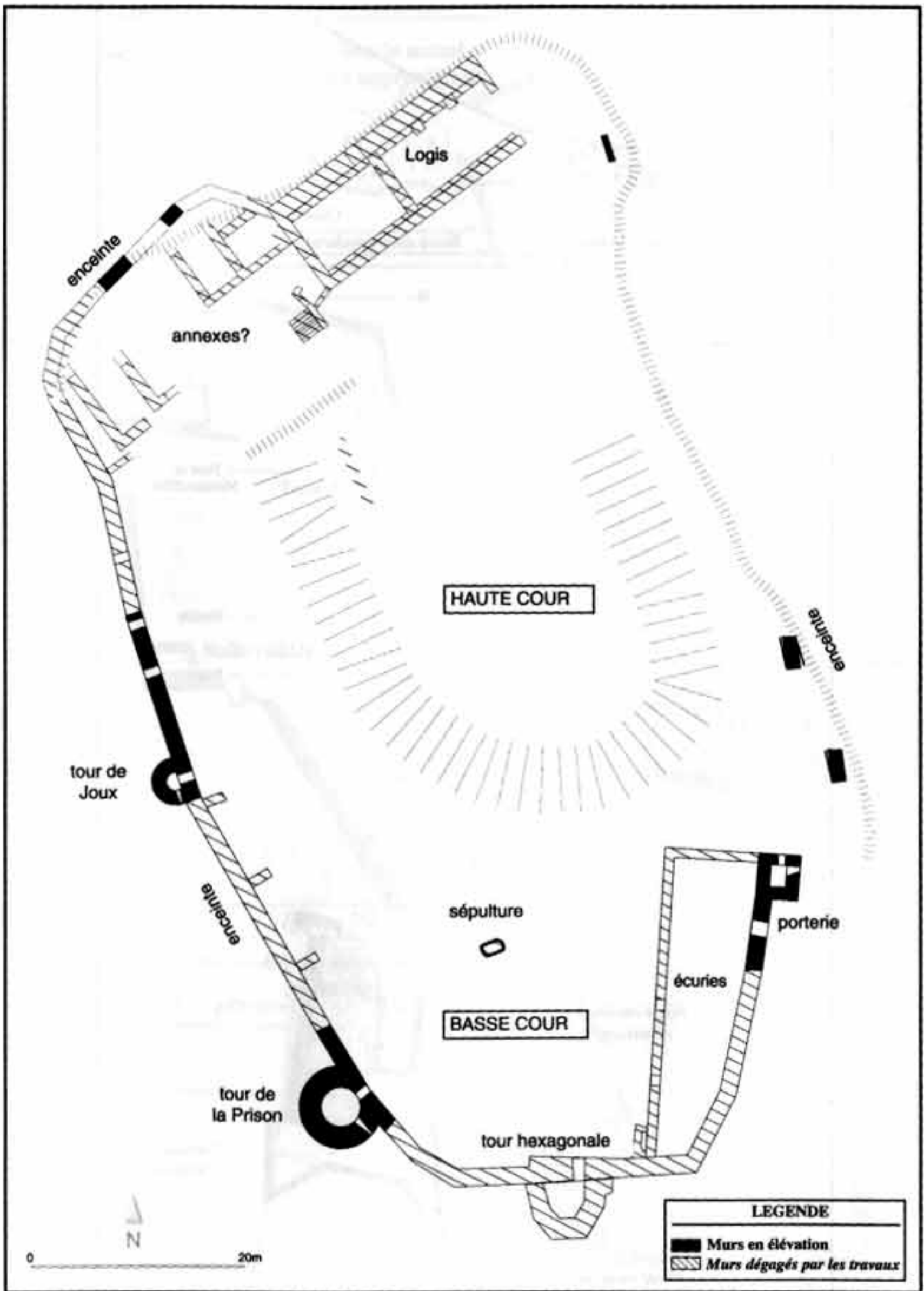


Fig. 5 : Croquis du château de Chevreux (Jura)
 (doc. de l'auteur, d'après le relevé de J.-C. Baron - SRA)

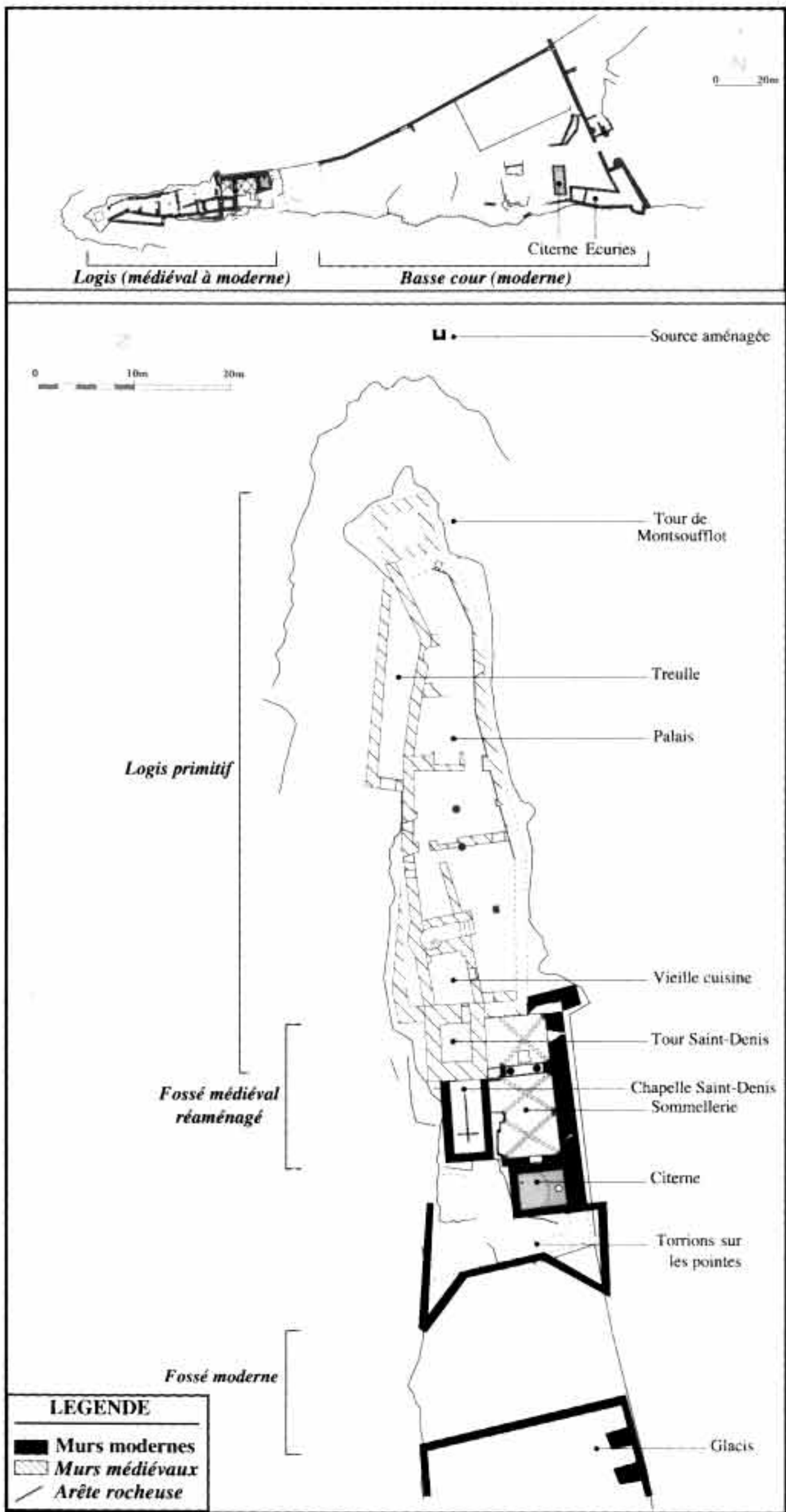


Fig. 6 : Croquis du château de Scey-en-Varais (Doubs)
 doc. de l'auteur, d'après les relevés de J.-M. Croizat et S. Bully)

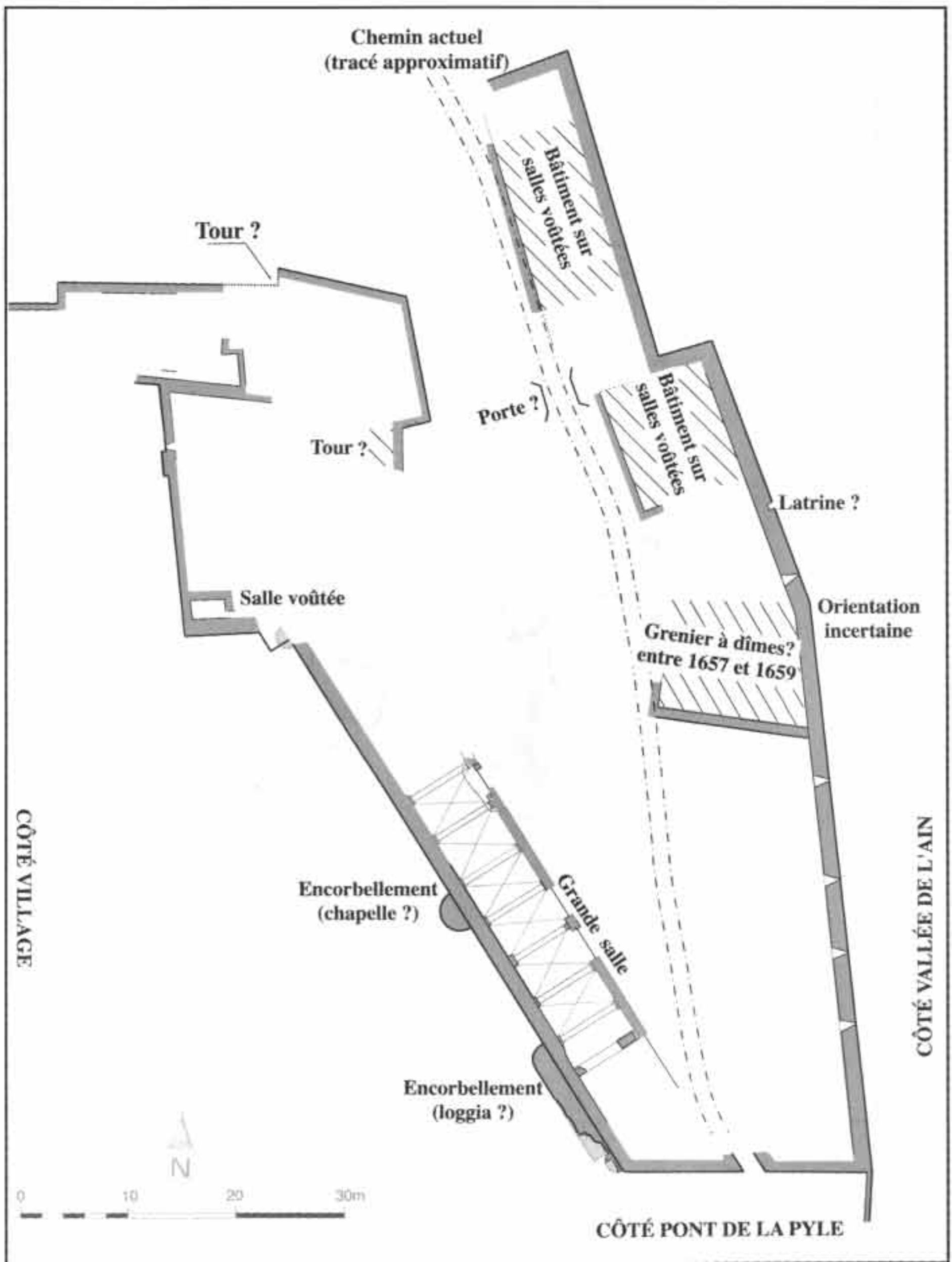


Fig. 7 : Croquis du château de La-Tour-du-Meix (Jura)
(doc. de l'auteur, d'après le relevé de S. Bully, S. Guyot et J.-J. Schwien)

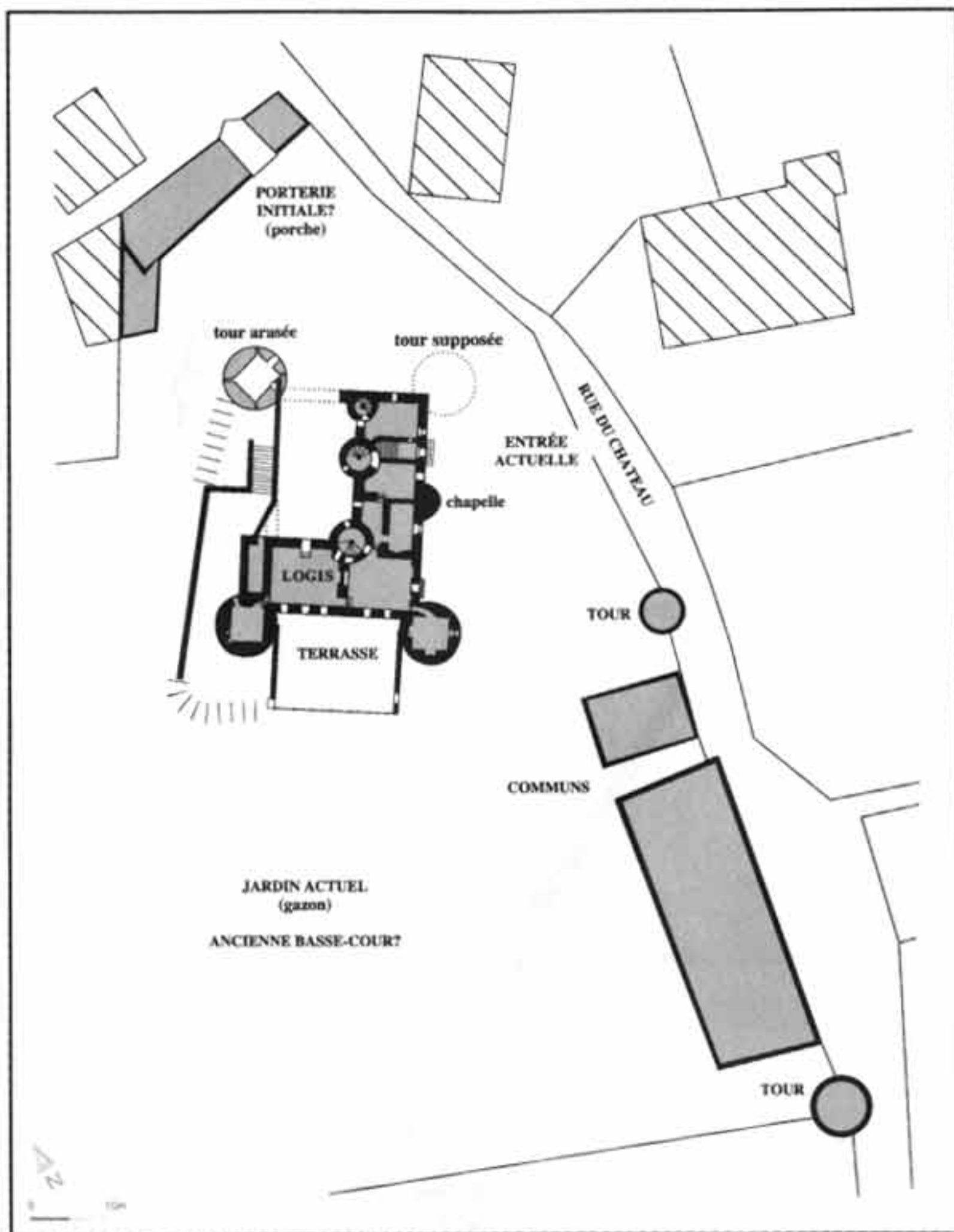


Fig. 8 : Croquis du château de Verges (Jura)
 (doc. de l'auteur, d'après le relevé de G. Balduini - architecte)

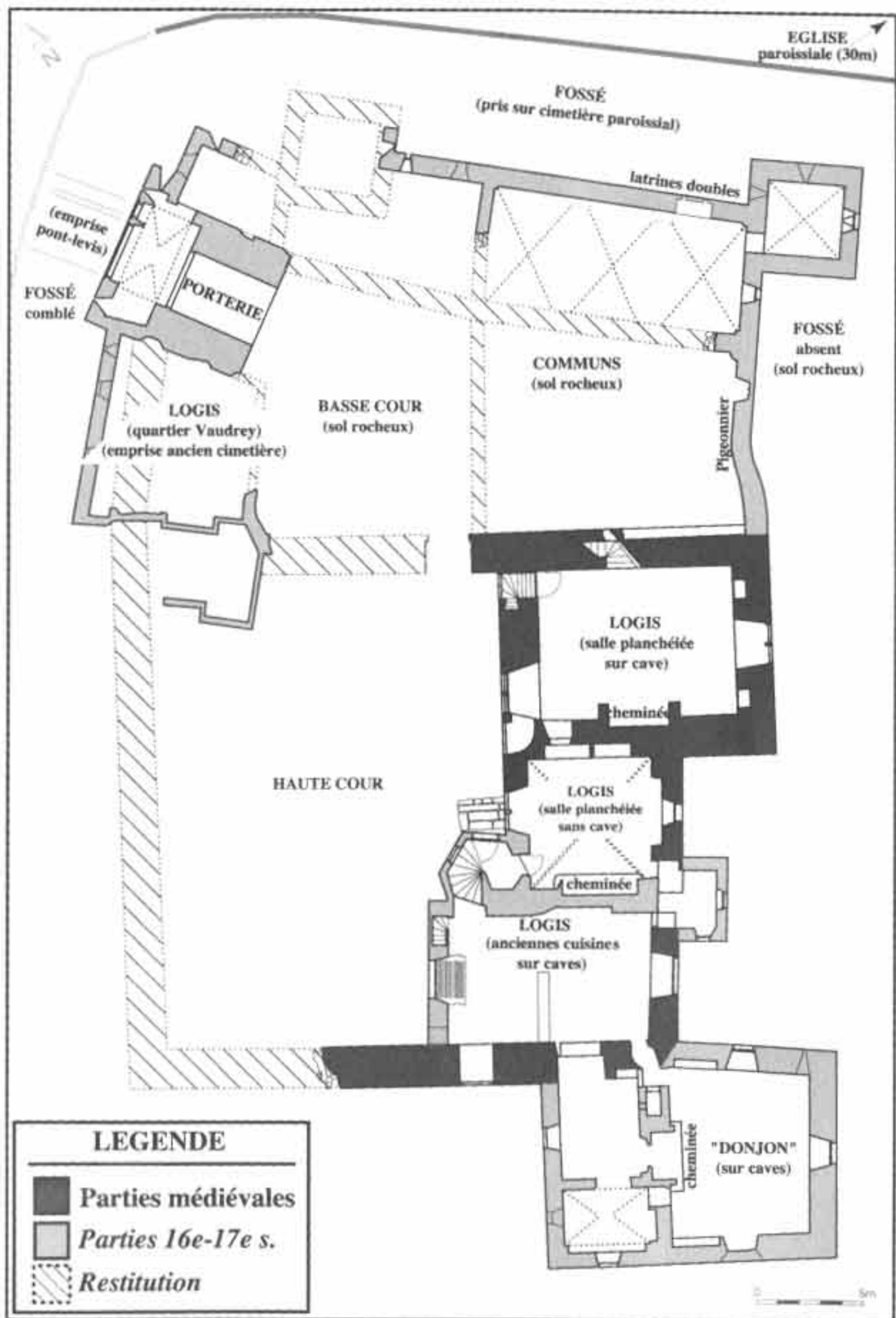


Fig. 9 : Croquis du château de Vallerois-le-Bois
 Rez-de-chaussée (Haute-Saône)
 (doc. de l'auteur, d'après le relevé d'E. Pallot - ACMH)